

Martine THORRE-GACHET

LA FILLE  
SUR LES PHOTOS

*Sous-titre*



Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN :

Martine THORRE-GACHET

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*« Je crois, dit Anna en jouant avec son gant, que s'il y a autant d'opinions que de têtes, il y a aussi autant de façons d'aimer qu'il y a de cœurs... » Léon Tolstoï (Anna Karénine)*

# **PARTIE I**

## **CHARLIE**

Je suis née dans une poubelle.

Enfin presque. J'avais quelques heures lorsque ma mère m'a jetée dans une poubelle en bas d'un immeuble haussmannien du seizième arrondissement.

Elle a sauté, ivre, du pont des Arts peu après. Elle avait vingt-deux ans.

Toute ma vie est contenue dans cette phrase *ma mère m'a jetée dans une poubelle*.

Il faut croire que j'avais envie de vivre quand on m'a trouvée quelques heures plus tard complètement déshydratée, en colère, déjà. Sur la couverture dans laquelle j'étais emmitouflée, il y avait un mot épinglé : *Je m'appelle Charlie, je suis née le deux septembre adresse 14 rue Pierre Loti Dunkerque*.

Mes hurlements avaient alerté des passants révoltés. On m'avait emportée, petit paquet plein de pipi, braillant sa faim (il était trop tôt pour parler de désespoir) à l'hôpital. Là-bas, on avait fait de moi un beau bébé bien nourri. Je n'étais a priori pas adoptable car ma mère avait de la famille. Mais cette famille qui vivait à Dunkerque, une mère, quatre filles plus ou moins mariées, n'a pas voulu de moi. Il ne restait que la solution des familles d'accueil, au cas où la *vraie* changerait d'avis...

J'en ai connu trois dans des banlieues parisiennes. Je ne me souviens pas de celle de mes premières années. Ma mémoire ne remonte qu'à l'année du CP.

Les autres gamins avaient un père ou une mère, parfois les deux. Une dame venait me chercher à la sortie de l'école. Je ne l'appelais pas maman, mais

Monique. Elle était la mère de trois enfants et en accueillait trois autres, dont moi, Charlie. Cela mettait du beurre dans ses épinards. Elle était grosse, moche, ne savait pas parler autrement qu'en criant et spectacle fascinant pour moi, elle portait des mini-jupes. Ses grosses cuisses gélatineuses épataient la brindille que j'étais, et j'adorais son maquillage rose et bleu. Elle n'était pas méchante, Monique, mais on ne lui avait pas donné les codes de la tendresse. Et moi, je sentais confusément en voyant les enfants se blottir contre leurs parents, que cela devait être agréable.

Je n'étais pas Cosette non plus... Monique tenait bien sa modeste maison et demandait aux enfants, les siens et les autres, de faire leur lit, de mettre le couvert et de débarrasser la grande table de sa cuisine en bois très sombre. Je hais les cuisines rustiques depuis cette époque. Monique essayait de ne pas faire de différence entre les « accueillis » et ses propres gosses. Jean-Pierre, son mari, était moins délicat, gueulait beaucoup et avait la main leste mais c'était des chiquenaudes, pas vraiment des coups. Quant aux caresses, j'en ignorais même le nom. Je sais maintenant qu'il est prouvé qu'un bébé ne peut se construire affectivement que s'il est touché, caressé pendant ses premières semaines. Qui m'avait caressée pour que je grandisse, pour que je ne meure pas? Je m'étais inventé l'histoire d'une infirmière dans l'institution de l'Etat où on m'avait placée, qui avait eu pitié de ce *bébé poubelle*, m'avait trouvée mignonne, m'avait prise dans ses bras, câlinée contre elle... Mais évidemment, même si ce n'était pas impossible, on ne se souvient pas de nos premiers mois. L'idée me plaisait et je me racontais souvent cette histoire.

Je n'étais pas une bonne élève, mes notes étaient catastrophiques et je m'en fichais. J'étais méfiante, introvertie, voire mutique. On m'avait juste dit que ma mère était morte et qu'on ne connaissait pas mon père. Mes perspectives de vie me semblèrent très vite restreintes et mon avenir... Quel avenir ?

Un jour de l'année de mes huit ans, je compris pourquoi j'étais si mal dans ma peau. J'étais évidemment démunie pour faire une interprétation

psychologique de ce mal-être mais cette révélation brutale me conforta dans l'idée que je ne pouvais qu'avoir une vie médiocre.

Une dispute à l'école : je refusais de rendre une balle que je pensais juste de garder pour moi, vu que je l'avais conquise par un jeu acharné. Le gamin qui me contestait ce droit, je n'oublierai jamais son nom, Killian Mangemot, me lança avec ardeur : *d'abord toi, ta mère elle t'a jetée dans une poubelle, tout le monde le sait, t'es une saleté, une raclure de poubelle !*

Je me jetai sur lui, le tapai avec l'énergie de ma colère et de ma haine. Sur l'instant, je ne me dis pas que cela pouvait être la vérité, j'étais toute à ma rage d'avoir été insultée.

De retour chez Monique qui m'avait punie suite au compte-rendu circonstancié de la maîtresse, je lui demandai, avant de passer à table et parce que nous étions seules à ce moment :

- Dis Monique, c'est vrai que ma mère elle m'a jetée dans une poubelle ?

Et Monique qui n'avait pas le code de la tendresse comme je l'ai dit mais pas plus l'intelligence du cœur, me répondit sans aucune gêne :

- Bon écoute Charlie, comme tu le sauras un jour de toute façon... Ta mère, elle était malade dans sa tête et un jour qu'elle n'était pas bien du tout, elle t'a mise dans une poubelle parce qu'elle ne pouvait plus s'occuper de toi. Mais elle savait bien que quelqu'un te trouverait, allez, c'est pas grave, Charlie, l'important, c'est qu'on t'a trouvée, hein ? »

Et elle passa à autre chose, retourna à sa poêle où brûlait le repas, pas le temps d'avoir des états d'âme quand il faut nourrir six gamins affamés.

Je ne lui en veux même pas à Monique. Elle n'avait pas les outils de l'émotion, l'équipement pour soigner les cœurs malades. On ne les lui avait pas enseignés.

Mais ce jour-là, elle m'a appris la colère. Une colère sourde, enfouie, sauvage. Vivre avec l'idée qu'on a été jetée à la poubelle par sa mère... Se dire

qu'on n'avait pas plus d'importance pour elle qu'un détritrus... Comment se construire avec une telle image de soi ?

Je devins rapidement insupportable, ingérable à l'école et chez Monique, je me battais à la moindre occasion, je commençai à fuguer, l'assistante sociale m'envoyait deux fois par semaine dans un centre médico-psychologique. Je restais muette devant les psychologues.

On me changea de famille d'accueil. Je quittai la grosse Monique, son con de mari et les enfants à leur image. Avec eux, j'avais eu ce pourquoi ils recevaient une subvention, le toit et le couvert, ils ne m'avaient rien donné de plus. Mais j'avais appris à me battre et à me faire respecter, du moins, c'est ce que je pensais à ce moment-là. On me confia à d'autres familles d'accueil et à quatorze ans, je débarquai chez les Montreuil, à Versailles, banlieue classe, cette fois.

Ils ont vu arriver une gamine longue et fine, toute de noir vêtue, les cheveux hirsutes teints en noir bleuté alors que je suis blonde, les oreilles percées et un peu suppurantes à vrai dire, car je bricolais moi-même ces piercings, faute d'argent. Des godillots lourds et lacés très haut rendaient mes jambes encore plus fines. Avec le recul, je peux dire que j'étais défigurée par un maquillage outrancier, mes yeux verts disparaissaient sous l'épaisseur du fard noir et ma bouche sous un fond de teint trop blanc. Mais je me sentais à l'abri derrière cet accoutrement et ce maquillage, ma carapace.

La famille Montreuil : bourgeoisie très aisée catholique pratiquante, trois enfants dont deux devaient la vie à la faillibilité de la méthode Ogino, le père, François, cadre très supérieur dans une célèbre compagnie d'assurances, la mère, Marie-Hélène, blonde cendrée insipide avec serre-tête intégré, dégoulinante de douceur et de gentillesse patiente, *femme au foyer*.

Trois garçons : Edgar, 8 ans, Edouard, 9 ans, Enguerrand, 10 ans, parfaits, les trois E, comme je les appelais. Toujours propres, même mèche blonde et raide sur le côté, de beaux enfants sages comme dans les magazines, avec bermuda et pull marine sur leur chemise siglée. Je nourris d'emblée une haine viscérale à leur rencontre. Ils avaient tout, je n'avais rien. Ils vouvoyaient leurs parents, je n'eus pas de peine à les vouvoyer aussi vu qu'ils m'impressionnaient et que je n'imaginai pas un instant avoir une once d'intimité avec ces gens-là.

Pourtant, je dus bien me rendre à l'évidence : même enfermée dans ma chambre, très jolie chambre d'ailleurs, les Montreuil avaient fait le maximum pour accueillir le « cassos » que j'étais, je partageais quand même leur vie privée. Je croisais les garçons dans *la salle de bain des enfants*, Marie-Hélène en peignoir pudique au petit déjeuner et François sans cravate le samedi...

J'étais en perpétuelle observation et bien loin de l'univers de Monique et Jean-Pierre. Tout chez les Montreuil m'étonnait. La tendresse de Marie-Hélène avec ses trois E, leurs incessantes demandes de câlins, leurs besoins de se toucher, moi qui ne l'étais que par le médecin lorsque j'étais malade, François qui embrassait souvent le front ou la main de sa femme. Toutes ces démonstrations de tendresse me dégoûtaient, je n'y voyais que manifestations hypocrites destinées à obtenir une contrepartie. L'idée même que l'on puisse se comporter

ainsi gratuitement, pour le plaisir d'être bien avec quelqu'un et de le lui montrer, dépassait alors mes capacités de compréhension.

Les Montreuil m'observaient aussi. Au début, je ne descendais pour prendre le petit déjeuner que maquillée et habillée, ils n'avaient que le droit d'observer les tatouages de mes bras qui fascinaient les petits et les parents. Marie-Hélène essaya bien au début de me dire que j'étais très jolie et que je n'avais pas besoin de maquillage mais le mutisme que je lui opposais la découragea. Je leur parlais le moins possible et j'attendais d'eux la même chose.

Seulement, « *mes parents* » d'accueil se sentaient porteurs d'une mission : faire de moi une jeune fille bien éduquée à leur image.

Mais je n'étais guère coopérante, je ne me sentais pas à ma place chez eux. Mais où était ma place ? J'étais en rébellion depuis que j'étais en âge de penser et je m'interdisais tout relâchement, tout ce qui pouvait ressembler à de la faiblesse ; sourire à Marie-Hélène aurait été pour moi un acte d'une grande violence, donc je ne souriais pas. Mais les parties de rigolade des enfants me rappelaient que j'en étais une moi-même et je me surprénais à avoir la faiblesse d'éclater de rire à leurs pitreries.

Les cours au collège privé où les Montreuil m'avaient inscrite étaient une souffrance. Bien sûr, je n'observais pas les codes de la mode chic que portaient les autres filles, malgré l'insistance de Marie-Hélène pour m'offrir des fringues bon genre, raccords avec l'établissement que je fréquentais. J'avais changé de famille d'accueil, mais pas de vêtements et je me sentais bien dans ceux-là. Je ne porterai jamais de petits cashmeres, des blazers Tommy Hilfiger, des mocassins Tods ou un sac Lonchamps. J'étais si bien dans mes Doc et mon Perfecto élimé. J'assumais totalement ma différence par provocation et parce qu'ainsi stigmatisée, on me laissait tranquille. Les rares filles ou garçons qui essayaient d'entrer en contact avec moi, probablement par curiosité, je ne voyais pas quel intérêt on pouvait trouver à ma personne, firent les frais de ma mauvaise humeur. *Charlie est un chat sauvage, Charlie est inapprochable...*

Cette année-là, l'année de mes quinze ans, j'eus enfin mes règles, je dis enfin car je sentais bien au discours des filles de ma classe, qu'il me manquait quelque chose et j'étais curieuse d'un futur inconnu.

En six mois, je pris quinze centimètres, je tutoyais le mètre quatre-vingt et je dus troquer ma brassière de bébé pour un vrai soutien-gorge que je remplissais joliment. J'étais toute en jambes, j'avais de longues mains et de grands pieds, ce qui faisait dire à Marie-Hélène que j'avais des doigts de pianiste et des pieds parfaitement adaptés à ma taille.

Aucune discipline scolaire ne m'intéressait sauf les cours de français. Etrangement, moi qui avait été déclarée nulle en orthographe, je commençais à m'y intéresser et progressais. La prof de troisième nous demandait de lire des romans et je découvris des univers qui me permettaient d'apaiser ma colère, le temps de lire l'histoire. J'avais trouvé dans la magnifique bibliothèque de la maison qui occupait deux murs du salon, un livre relié de cuir vert. Anna Karénine était le titre et j'ignorais évidemment que Léon Tolstoï était un immense écrivain russe. Cette histoire me fascina ; qu'une femme puisse aimer un homme au point de lui sacrifier ses enfants et se jeter sous un train de désespoir, me révoltait parce que moi aussi, ma mère m'avait fait passer après une chose ou quelqu'un de plus important que moi et s'était jetée dans la Seine...Je ne quittais plus ce roman, j'en connaissais par cœur certaines phrases. Mais cela ne faisait pas remonter ma moyenne car mes notes étaient plus que catastrophiques dans les autres matières. On me laissa néanmoins passer en seconde sur la promesse de Marie-Hélène de me faire donner des cours de rattrapage pendant les vacances.

Je ne la remerciai pas.

Les Montreuil passaient leurs vacances en Basse-Normandie, chez les parents de François qui vivaient à Blonville-sur-Mer, petite ville familiale et tranquille. Marie-Hélène et les enfants y passaient tout l'été et François les rejoignait trois semaines en août.

Inscrite dans un cours de rattrapage réputé pour transformer les cancren en génie par une méthode intensive, je compris que j'allais passer le mois de juillet en banlieue parisienne avec François et la femme de ménage.

Il me fallait prendre le RER pour me rendre à Paris, rue Saint Paul dans le quatrième où j'allais suivre pendant un mois les cours d'Appolonia, centre de révisions scolaires, comme l'appelait Marie-Hélène. C'était la première fois que j'allais seule à Paris et je dois dire que j'eus pour la première fois le sentiment de la liberté. Bien sûr, les Montreuil avait fait le trajet avec moi et je portais sur moi le parcours précis des métros qu'il fallait prendre. Mais je compris rapidement le fonctionnement de celui-ci...

C'était l'été, je découvrais Paris où Marie-Hélène m'avait amenée une fois, et Paris était merveilleusement belle. J'étais éblouie. Probablement que si je l'avais vue sous la pluie, j'aurais été moins enthousiaste. Jusque-là ma vie avait eu comme limites des banlieues tristes.

La chaleur m'avait fait abandonner mon éternel blouson de cuir et je déambulais en robe de patineuse, faisant prendre l'air aux tatouages de mes bras. Je remarquai pour la première fois le regard des hommes sur mes jambes et mes seins et je n'ai pas aimé ça. Le lendemain de ce constat, je remis mon blouson, et l'image que me renvoyaient les vitrines ne me déplut pas.

Intégrer Appolonia ne fut évidemment pas simple. Au collège il n'y avait pas de compétition, j'étais l'élève la plus mauvaise, je ne pouvais pas lutter. Ici, je me retrouvais avec des élèves aussi médiocres que moi et ce nivellement par le bas me rassura. Je me découvrais moins sauvage avec ces cancren.

J'y nouais des amitiés durables. Alphonse qui paraissait minuscule à côté de mon mètre presque quatre-vingt réussit à me faire rire. Il faut dire qu'il avait une bouille irrésistible à mi-chemin entre un hamster et un écureuil à cause des poils roux qui se dressaient sur sa tête, ses énormes lunettes rondes et son

appareil dentaire. Il avait un sens de la répartie peu ordinaire et avec lui j'ai rencontré l'humour. Pour moi il serait pour toujours mon pote Al...

Et puis il y avait Zélie. Aussi noire que j'étais blanche. Aussi grasse que j'étais maigre avec un cul énorme serré dans des jeans collants. Elle parlait mal, elle se tenait mal, avait une grande gueule et réponse à tout. Elle avait un culot que rien ne semblait pouvoir arrêter et les pauvres profs qui étaient restés cet été-là pour gagner un peu plus que leur salaire de misère, le regrettaient sûrement. Je ne parlais à personne et je savais très bien jeter autour de moi tout le mépris dont mon regard était capable. Si je ne disais rien, avec mon visage fermé, je devais dégager des ondes de violence réprimée. En parlant de moi, Zélie commença par dire « l'autre ».

« Et l'autre- là, t'as fini de faire ta princesse ? Si t'es là c'est que t'es pas mieux que nous ! On est tous des taches si on est là, alors fais pas ta crâneuse !

.- Tu me lâches, d'accord sinon tu vas t'en prendre une... »

Nous venions de faire connaissance.

Elle fonça sur moi, essaya de me gifler, je l'évitai et l'attrapai par un bras que je retournai avec enthousiasme, son obésité la déstabilisa, elle se retrouva sur son gros derrière, les jambes en l'air et contre toute attente, elle éclata de son énorme rire en me disant :

.- Ah ben toi t'es une bonne ! ha ! ha !

Je l'aidai à se relever, elle reprit ses appuis, me tapa dans le dos en me disant :

«.- Bon moi, c'est Zélie et toi ?

.- Charlie...

.- Ok Charlie baby, on va essayer de ne pas trop s'emmerder ici !

C'est ainsi que pour Zélie et Al et pour d'autres par la suite, je devins Charlie baby...

### 3

Les soirs de cet été-là, je rentrais chez les Montreuil après avoir trainé un peu dans la ville. Les terrasses des cafés m'attiraient et j'aurais aimé m'y installer pour regarder passer les gens. Ce fut un été très chaud, les Parisiens n'avaient manifestement pas envie de rentrer chez eux, il y avait des rires, parfois de la musique latino et le jour paraissait devoir durer toute la nuit.

Si mes souvenirs sont précis, c'est parce qu'un soir de cet été, je compris que je n'en avais pas fini avec mes blessures.

François Montreuil rentrait chez lui vers 21 heures, il devait boire un coup avec ses collègues ou aller voir sa maîtresse, du moins c'est ce que je me racontais car les autres mois de l'année, il était à la maison vers dix-neuf heures.

Il portait tous les jours le même costume léger, seule sa chemise changeait de couleur et l'été il ne portait pas de cravate. C'était un homme ni beau ni laid, avec une calvitie avancée qu'il dissimulait avec une bande de cheveux venue de derrière son crâne. Il était très malheureux lorsqu'il y avait du vent, car malgré la laque dont il inondait sa maigre chevelure, cette admirable construction ne tenait pas...

Il ne s'énervait jamais, parlait courtoisement à sa femme et à ses enfants. Il y avait chez lui quelque chose de réservé, d'étriqué même. Il était pathétique lorsqu'il pensait à rentrer sa bedaine naissante. Bref, il représentait tout ce que je détestais, la bien-pensance, le *rentrer dans le rang*, l'hypocrisie et la bonne réputation.

Avec moi, il était poli, je faisais partie du devoir de charité qu'il avait entrepris avec Marie-Hélène : venir en aide à une pauvre enfant sans père et repère. Il me parlait très peu vu que je n'alimentais jamais la conversation et cela me convenait.

Ce soir-là, j'étais avachie sur leur grand Chesterfield en cuir bleu marine, une jambe posée sur un des accoudoirs, calée sur mon oreiller que j'avais traîné avec moi avec un paquet de chips et je regardais un film sur le Costa Rica, un pays magnifique que je n'avais aucune chance de visiter un jour. Je mesurais une fois encore tout ce qui existait sans moi et ce que les gamins Montreuil auraient l'occasion de voir dans leur vie, parce qu'ils étaient nés du bon côté de la barrière. Pour moi, *la raclure de poubelle*, dixit ce connard de Killian Mangemot, qui n'étais rien, et qui ne possèderais jamais rien, même pas de passeport pour m'envoler vers ce pays qui me semblait être le paradis, il ne resterait donc que les images et les bouquins. Bien sûr, le discours lénifiant des Montreuil racontait que si je travaillais bien à l'école, j'obtiendrais des diplômes, donc du travail, donc de l'argent, donc peut-être une vie qui ressemblerait à mes rêves... Mais cela impliquait que je devienne une autre, avec leurs codes à eux, que j'oublie mes origines, mes révoltes, que j'accepte d'entrer dans leur communauté si respectable. J'étais ambivalente : d'un côté, je me disais qu'ils avaient raison et que je saurais devenir hypocrite, rentrer dans leur moule, leur ressembler, et de l'autre, je me disais que ce serait me nier, je n'étais pas des leurs, je ne voulais pas être l'objet de leur charité, de leur bonne conscience. J'avais quinze ans, j'avais tout à découvrir et je traînais le lourd fardeau de mon enfance désastreuse, de mes manques considérables en ce qui concernait l'amour, la tendresse, sentiments qui n'étaient pour moi que des mots trouvés dans les romans que je dévorais. Je ne voulais ni compassion, ni pitié. Mais avais-je en moi cette capacité de résilience, mot découvert récemment, qui parlait du courage de rebondir après avoir touché le fond, ce mot me plaisait, je le reniflais, lui tournais autour, hésitais à me l'approprier... Je n'en prenais pas vraiment le chemin, en rentrant d'Appolonia, je ne révisais pas les cours que l'on me donnait là-bas, par paresse, par manque d'énergie et surtout parce que je ne croyais pas en une possible réussite, la vie montrait que je n'étais pas née sous la bonne étoile et je me vautrais dans cette facilité.

Je sursautai lorsque François Montreuil entra dans la pièce baignant dans la pénombre à cause de la chaleur. Ce n'était pas son habitude, il montait directement dans sa chambre lorsqu'il rentrait, il dînait en ville tous les soirs, je ne le voyais que le matin lorsqu'il partait travailler. La femme de ménage qui s'appelait Sentiments et était guadeloupéenne, devait être à la maison Montreuil quand je rentrais de cours afin de préparer mon dîner et accessoirement vérifier que je ne trainais pas dans Paris. Je la trouvais gentille mais je n'aimais pas la façon servile dont elle s'adressait aux Montreuil et son extrême déférence lorsqu'elle parlait d'eux. Elle ne supportait pas mes miettes de chips que je laissais ostensiblement et mon manque de respect pour ses patrons et leur mobilier qu'elle entretenait amoureusement.

Pour être honnête, je dois dire que si chez Monique et Jean-Pierre, la maison était étriquée, sans charme et le décor à vomir, Marie-Hélène et François Montreuil avaient su rendre magnifique cette maison bourgeoise qu'ils avaient remarquablement rénovée. Tout y était clair, blanc, lumineux, spacieux et mes goûts ont commencé chez eux à se dessiner. Je leur dois cela, si je leur dois quelque chose...

Une certitude, c'est François Montreuil qui a décidé de la suite de ma vie.

Il s'approcha du canapé, s'assit à mes côtés, chose qu'il n'avait jamais faite et me demanda comment s'était passée ma journée.

Surprise, je rabattis ma jupette et déjà en colère, je lui répondis aimablement :

-« En quoi, ça vous regarde ? »

D'un bond, je me levai, n'oubliant ni mon oreiller, ni le paquet de chips et je disparus dans ma chambre.

J'étais endormie depuis un moment comme en témoigna le radio-réveil de ma table de chevet lorsque je m'éveillai. Je poussai un cri lorsque je vis François Montreuil assis sur mon lit qui me regardait, son index sur la bouche.